

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									/		

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LES DRAMES INCONNUS

DEUXIÈME PARTIE — HISTOIRES DU PASSÉ.

VI.

Avant de poursuivre plus loin notre récit, il nous faut d'abord expliquer par suite de quelles circonstances le frère de Mme d'Armangis, accompagné du vieux serviteur, était arrivé au milieu de la nuit dans la maison de Clichy-sous-Bois, pour être témoin de l'acte de sauvage brutalité commis par Avril.

Après la scène de folie de M. d'Armangis, sur laquelle il était parvenu à rassurer sa nièce Blanche. Francis, comme nous l'avons vu, avait quitté l'hôtel, tout désespéré de n'avoir aucun ami auquel il pût se confier en son malheur. Puis un nom lui venant tout à coup à la mémoire, il était parti en courant vers un but subitement trouvé.

Sa course ne fut pas longue, car de la rue de la Pépinière à celle de la Victoire, la distance est courte. Aussi, bientôt le comte sonnait il, tout essoufflé, à la porte de l'appartement qui, habité si longtemps par M. de Saint-Dutasse était devenu la demeure de son héritier.

— Ah ! voici la brebis égarée qui rentre au bercail ! pensa Bourguignon en entendant le coup de sonnette qu'il attribuait à Paul Avril.

Après avoir ouvert, quand, au lieu de se trouver en présence de son jeune maître, le valet reconnut M. de Valnac, il ne témoigna pas la plus petite surprise et, s'inclinant bien bas, il dit de cette voix calme que nous lui connaissons :

— Voici plusieurs jours déjà que j'ai eu la hardiesse d'espérer l'honneur de la visite de M. le comte.

— Quoi ! tu m'attendais ? fit l'arrivant.

— Monsieur le comte voit par lui-même que mon espérance n'était pas vaine, dit-il en inclinant légèrement la tête.

— Mais c'est une soudaine inspiration, et non pas une projet arrêté depuis longtemps, qui m'a conduit ici.

— Oh ! oh ! dit le vieillard en secouant la tête, j'étais bien certain que, tôt ou tard, naîtraient des circonstances qui me rappelleraient à votre souvenir.

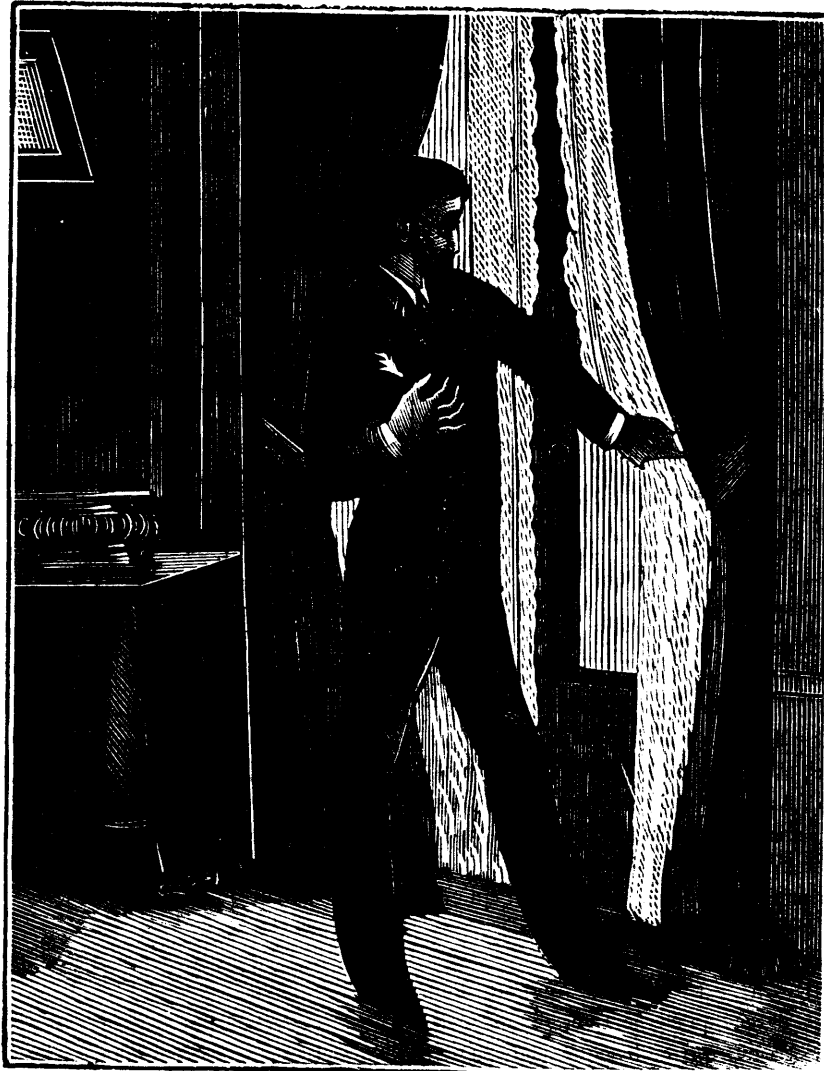
— Eh bien, oui, tu as raison. C'est un épouvantable malheur qui m'a fait accourir ici, a vu a franchement Francis en se laissant tomber sur le fauteuil que lui offrait Bourguignon.

Quand le comte fut assis, le domestique recula respectueusement et, après un nouveau salut, prononça son ancienne formule :

— Aux ordres de monsieur.

— Ecoute moi, mon vieil ami, commença affectueusement le jeune homme. Si je suis venu à toi, c'est qu'un pressentiment m'a dit que tu peux m'être utile.

— Votre pressentiment ne vous a pas trompé, monsieur le comte. Mon bien regretté maître vous aimait beaucoup et, alors qu'il parlait de vous, que de fois je l'ai entendu dire : " Celui-là est un bon... il se souvient, innocent qu'il est, de ce que les coupables ont oublié. " Voilà ce que me répétait M. le chevalier quand arrivait à ses oreilles le bruit des fantasques excès d'un certain Toto l'Arsouille.



... Francis de Valnac ne perdait pas un mot de leur conversation.

Francis avait baissé la tête en l'écoutant.

—Oui, je me souviens... pour mon malheur ! prononça-t-il d'une voix étouffée. Et c'est ce souvenir... qui me poursuit toujours... que je tente vainement d'oublier dans l'ivresse et dans les plus bruyantes folies. Cette fortune qui me brûle les doigts, j'ai cherché à m'en débarrasser par la charité ; mais, à mesure que je la prodiguais aux malheureux, ma sœur, les mains toujours pleines, venait réparer ces brèches volontaires. Derrière moi, elle payait les dettes, soldait les hypothèques, dégageait les titres. Un jour, j'ai dû cesser d'être charitable, car j'ai compris que j'allais ruiner Blanche, ma nièce chérie... Tout cet argent que je versais dans les mains des malheureux, ma sœur le remplaçait au détriment de la fortune de M. d'Armangis.

Et se cachant le visage dans ses mains, le comte murmura épouvanté :

—Oh ! ce fut un bien terrible dévouement que celui de ma sœur ! En croyant m'assurer le bonheur, elle s'est rendue coupable d'un crime affreux qui n'a servi qu'à me créer la plus misérable existence. Je n'ai pas le droit de reprocher à Berthe un passé... qu'elle croit toujours que j'ignore... mais ce crime, commis pour moi et qu'elle a peut-être oublié, me fait des nuits sans sommeil et des jours remplis des plus horribles angoisses.

Un douloureux sanglot monta aux lèvres de Francis qui, avec l'accent d'un immense désespoir, continua :

—Oh ! oui, je souffre !... et depuis bien longtemps ! Que de fois, pendant ces longues heures d'insomnie, l'idée du suicide m'est venue ! Mais au moment de terminer mon martyre, ma main est retombée inerte à la pensée de deux douces et innocentes créatures que je me suis donné la tâche de protéger contre l'épouvantable et sinistre milieu dans lequel l'une et l'autre vivent sans rien savoir.

—Blanche et Léontine ! prononça involontairement Bourguignon, que la douleur du comte avait un peu fait sortir de son calme.

A ces deux noms, M. de Valnac continua d'une voix dont le triste accent s'adoucit :

—Blanche et Léontine ! Tu l'as dit. Celle-ci, vaillante et vertueuse femme que j'aimais et dont je songeais à faire la compagne de ma vie, quand je ne sais quelle sombre machination l'a livrée à un vieillard. Et elle m'aime pourtant !... elle qui, depuis le jour où elle est devenue madame de Jozèdes, s'est faite mon bon ange gardien, et qui, ne comprenant rien à l'existence dévergondée de Toto l'Arsouille, cherche sans cesse à tirer le comte de Valnac de cet abîme de débauche. Sans qu'un seul jour j'aie pu parvenir à la détourner de ses devoirs, cent fois elle a compromis sa réputation pour me prouver que l'amour qu'elle m'a voué veille toujours derrière son inébranlable vertu.

Après un court silence, Francis poursuivit :

—Et ma bien-aimée Blanche, cette innocente enfant dont l'âme candide n'a pas encore deviné qu'elle ne tient aucune place dans le cœur de sa mère... ce cœur qui ne bat que pour moi... ou, plutôt, qui n'est rempli que par le sauvage et indomptable orgueil du nom des Valnac ! Blanche, qui n'est pas aimée de sa mère, ne pourra bientôt plus s'appuyer sur l'affection de son père dont la raison ébranlée va probablement s'éteindre dans une complète folie. Depuis longtemps j'étais parvenu à cacher ce dernier malheur à ma nièce... Aujourd'hui encore, j'ai heureusement calmé son effroi..., mais demain, peut-être, elle saura tout... Alors, entre sa mère qui la repoussera et son père que la démence rendra sourd au cri de sa tendresse, quand l'infortunée

cherchera autour d'elle qui l'aime et la protège, il faudra que je me trouve là... C'est en songeant à l'avenir de ma nièce que j'ai compris que je n'avais pas le droit de me tuer.

Debout et ses yeux attendris fixés sur le jeune homme, Bourguignon avait écouté cette longue plainte d'une torture cachée.

—Quand avez-vous appris le passé ? demanda-t-il.

—Voici déjà cinq ans que l'épouvantable vérité m'est connue. Alors, joyeux et jeune, je jouissais, insouciant, de cette fortune que je croyais être arrivée à ma sœur par héritage de son premier mari, mort assassiné par un garde-chasse. A cette époque, j'étais un enfant. Aussi le souvenir de M. de Gabrinoff, quand je l'invoquais parfois, n'apparaissait que bien effacé dans ma mémoire. Je savais seulement que Berthe, enrichie par un second mariage, avait disposé en ma faveur de la grande fortune que lui avait léguée son premier mari. Dans mon cœur reconnaissant vivaient une ardente affection et un saint respect pour cette sœur qui, après avoir si soigneusement surveillé ma jeunesse, m'avait préparé la fastueuse existence qui attendait mes vingt ans.

—Comment le passé vous fut-il révélé ? appuya Bourguignon.

—Par un misérable laquais qui, depuis vingt ans, exploitait le secret de ma sœur.

—Bricard, n'est-ce pas ?

—Lui-même. Un jour qu'elle avait refusé de souscrire à une nouvelle exigence d'argent, cet homme vint me trouver et, froidement, m'apprit l'origine sanglante de ma richesse. Pour moi, Berthe avait ramassé ces millions dans le sang... un sang versé par elle ! Mon premier mouvement fut d'assommer le calomnieux ! Quelques mots de lui arrêtaient mon bras levé.

—Ces mots étaient ?...

—Un appel à ma mémoire. Il s'agissait d'une montre...

—N'achevez pas, monsieur le comte, je connais et puis vous dire tout ce qui était arrivé. Cette montre avait été trouvée par vous qui étiez allé jouer dans le parc. Sans comprendre la sinistre valeur de votre confidence, vous fîtes montrer votre trouvaille à Bricard, qui vous prit le bijou dont il se fit une arme de chantage contre la comtesse.

—Oui, c'est la vérité, j'avais ramassé cette montre auprès du cadavre. Ce fut ce souvenir, qui dormait dans ma mémoire, que réveilla Bricard, alors que je me préparais à le châtier. Ce dont, jeune enfant, je n'avais pu me rendre compte m'apparut alors dans son horrible vérité... je courbai la tête devant le coquin, et, tremblant d'effroi, je le laissai impunément poursuivre son récit de l'assassinat de M. de Gabrinoff par ma sœur et Jacques Cardoze.

—Jacques Cardoze n'était pas coupable, dit gravement Bourguignon.

—Prétends-tu soutenir que Berthe, seule, ait tué le comte ? Le vieux valet secoua la tête.

—Non, fit-il, car ce n'est pas Mme de Gabrinoff qui a frappé son mari.

—Ma sœur est-elle innocente ? s'écria Francis saisi d'une délirante joie.

Le vieillard arrêta d'un geste cet élan et reprit d'une voix triste :

—J'ai dit "frappé..." Non, ce n'est pas elle qui a frappé le Russe. Mais ne vous rattachez pas à ce fol espoir que je vais vous affirmer l'innocence de madame de Gabrinoff. Le dévou-

ment de Jacques Cardoze, tout en la mettant à l'abri de la justice des hommes, a aussi empêché les juges de s'arrêter à un certain détail du procès qui est demeuré inaperçu, mais qui, s'il eût été attentivement étudié, aurait fini par mettre sur la trace du second meurtrier.

—Cet autre complice était Nicole, n'est-ce pas, qui disparut si étrangement la nuit même du meurtre ?

—Non. Comme son père, Nicole était innocente. Un hasard fatal voulut que cette nuit-là, une heure avant le crime, la Cardoze se fit enlever par son fiancé, le docteur Perrier. En fuyant de la maison paternelle, elle ne se doutait guère que la justice devait bientôt la poursuivre comme coupable de meurtre.

François de Valnac, à l'époque de la mort de M. de Gabrinoff, était trop jeune enfant pour avoir rien su de ce procès dont Berthe avait pris soin de ne laisser aucun bruit arriver jusqu'à lui. Mais quand Bricard, cinq années auparavant, était venu dissiper son ignorance, ce jeune homme s'était procuré un des comptes-rendus de l'affaire publiés jadis par tous les journaux, et, sur ce document, il avait tenté de reconstruire le véritable drame que le sacrifice de Jacques avait empêché de se révéler en son entière vérité. C'était donc sur cette donnée seule qu'il connaissait ou croyait connaître le passé. Aussi, en entendant Bourguignon attester l'innocence de Nicole Cardoze, il hasarda une objection.

—L'aveu complet du père a fait acquitter la fille, mais, dans l'acte d'accusation que j'ai lu, la culpabilité de Nicole ressort bien visible d'un fait.

—Lequel ?

—N'est-ce pas elle qui a écrit à M. de Gabrinoff ce billet qui l'a fait accourir au rendez-vous nocturne où la mort l'attendait ? L'existence de cette lettre n'a été, il est vrai, que soupçonnée, à cause des cendres de papier brûlé que Bricard vit sur le parquet de la chambre de son maître en y entrant le lendemain. D'où l'on a conclu que M. de Gabrinoff avait été attiré au rendez-vous par une lettre qu'il avait anéantie avant son départ.

—Ceux qui ont ainsi conclu avaient parfaitement raison... Seulement, ils se trompaient en croyant que le billet avait été écrit par Nicole... Je vous jure que la Cardoze n'en a jamais tracé un seul mot, prononça lentement Bourguignon.

—Ainsi tu es de ceux qui supposent qu'une lettre fut l'amorce du guet-apens ?

—Je fais mieux que de supposer, j'en suis certain.

Il y avait un tel ton d'assurance dans cette réponse du domestique que M. de Valnac le regarda tout stupéfait.

—Ma certitude vous semble singulière, n'est-il pas vrai ? interrogea le vicillard.

—Quand tout le monde, à cause des cendres, soupçonne seulement qu'un billet a pu exister... comment se fait-il que, toi, tu affirmes son existence d'une façon aussi péremptoire ?

Bourguignon eut un sourire triste.

—Pour peu que M. le comte y tienne, ajouta-t-il d'une voix grave, je puis aussi lui en apprendre le contenu.

—Tu le sais donc ? s'écria François en tressaillant de surprise.

—Si je ne connaissais pas le vrai coupable, comment pourrais-je vous affirmer que Nicole est innocente et que ce n'est pas Mme de Gabrinoff qui a frappé son mari ?

—Et que contenait cette lettre ? demanda M. de Valnac avec une douloureuse curiosité,

Le valet parut d'abord hésiter, puis d'un ton qui se fit doux et mélancolique :

—En pensant à ce que vous fait souffrir ce passé que vous ne connaissez pourtant que bien imparfaitement, je n'ose vous le dévoiler tout entier.

Le comte se leva brusquement de son fauteuil et vint à Bourguignon, sur les épaules duquel il appuya ses mains fébriles.

—Écoute-moi, vieil ami, dit-il. La somme de mes tortures ne peut plus être dépassée. Tant horrible que soit la vérité, je veux la connaître, car, si étrange que doive te paraître le motif de ma funeste insistance... j'ai besoin, à côté de la terreur qui emplit mon âme, qu'un fait, qu'un incident... que sais-je ?... vienne me prouver que Berthe, tant coupable, a pu être entraînée par une menaçante circonstance.

Une seconde fois, le vicillard remua la tête et il répondit :

—Ne gardez pas cette espérance, monsieur le comte. Mme de Gabrinoff n'a pu agir sous la pression d'aucun événement inattendu... car toutes les circonstances du meurtre, c'est elle-même qui les a fait naître.

François retomba anéanti sur son fauteuil.

—Ainsi, sauf son féroce dévouement pour moi, rien, dans le passé, ne plaide pour ma sœur ? balbutia-t-il.

Comme le jeune homme, après avoir achevé ces mots, regardait le vieux serviteur dans les yeux, en semblant implorer qu'il lui laissât la plus minime illusion, Bourguignon demanda de sa voix calme :

—M. le comte désire-t-il connaître le contenu de ce billet que brûla M. de Gabrinoff avant de se rendre au rendez-vous où la mort l'attendait ?

—Est-ce donc une réponse à ce que je viens de te dire ? bégaya François, secoué par l'épouvante d'avoir encore à apprendre quelque nouvelle infamie.

—Oui, c'est une réponse, dit le domestique, sans pitié pour la souffrance du jeune homme.

M. de Valnac s'affaissa blême sur son fauteuil et, se voilant encore la face de ses mains, il prononça bien bas :

—Parle donc ? Je suis résigné à tout entendre.

—Je ne puis vous garantir les mots exacts des phrases, mais je vous jure que le sens du billet était celui-ci : " A deux heures du matin, près de la maison du garde Cardoze, si M. de Gabrinoff veut venir rôler cette nuit dans son parc, il arrivera en tiers au rendez-vous que la comtesse y a donné à son amant. "

En écoutant le valet, François avait brusquement relevé la tête et une lueur de joie s'était subitement allumée dans son regard.

—Dis-tu vrai ? s'écria-t-il.

—Sur mon honneur, oui.

—Ainsi Berthe a tué ou fait tuer son mari pour éviter d'être elle-même frappée par lui, continua de Valnac avec une fiévreuse vivacité. Merci, vieil ami. Merci de me donner cette sorte d'excuse que mon désespoir cherchait au crime de ma sœur. Au lieu de la voir combinant de sang-froid et exécutant sans hésitation le meurtre de son mari, j'éprouve une triste joie à apprendre que la mort de M. de Gabrinoff, non préméditée par Berthe, a été le résultat d'une de ces terribles et imprévues nécessités où, pour se soustraire au trépas, on se fait meurtrier. Le crime de ma sœur est toujours épouvantable, mais, au moins, il perd ce lâche caractère d'un guet-apens où l'on égorge de sang-froid sa victime...

Bourguignon interrompit de la main M. de Valnac.

— Veuillez me laisser continuer, dit-il froidement. La suite de mon récit va vous répondre pour moi. Si oruelle que soit la tâche de vous retirer votre dernière croyance, je vous dirai que Mme de Gabrinoff avait implacablement résolu la mort de son mari et qu'elle a tout préparé pour en faire retomber la responsabilité sur un innocent. L'antipathie de Jacques Cardoze pour le comte était notoire. Une scène de menaces de mort, dont plusieurs personnes avaient été les témoins, était venue encore tout récemment affirmer les mauvaises dispositions de Jacques pour son maître. Il était donc certain que la voix publique accuserait la garde-chasse le jour où le cadavre de M. de Gabrinoff serait ramassé près de la demeure de son ennemi avéré. Or, pour que son mari fût trouvé mort en cet endroit, la comtesse s'était dit qu'il fallait l'y attirer vivant.

— C'est donc, selon toi, pour le faire tuer par Jacques qu'elle poussa Nicole à écrire le billet ?

— Non, nous ai-je déjà dit, Jacques et Nicole furent innocents... Mme de Gabrinoff savait trop bien que le père et la fille refuseraient leur aide... Et puis, quel besoin avait-elle d'employer ces Cardoze quand elle possédait sous la main un esclave que sa beauté lui avait livré.

— Que veux-tu dire ?

— M. d'Armangis était devenu éperdument amoureux de votre sœur.

— Et il était son amant ?

— Oh ! non pas ! fit Bourguignon avec un amer sourire. Non, il ne l'était pas encore, mais il crut qu'il allait le devenir quand, un soir, après une scène de prières et de larmes, Mme de Gabrinoff consentit à lui accorder son premier rendez-vous, la nuit, à deux heures, dans le parc.

— Et ce rendez-vous fut surpris par un lâche dénonciateur qui se hâta d'en avertir le comte par un billet ?

— Non, il n'y a pas eu de dénonciateur en tiers dans ce drame.

— Mais qui donc a prévenu M. de Gabrinoff ?

— Ce fut Mme la comtesse qui, en déguisant son écriture dans ce billet anonyme, indiqua elle-même à son mari l'heure et l'endroit du rendez-vous.

A cette effroyable infamie qui lui était révélée sur sa sœur, Francis se releva d'un seul bond et s'écria d'une voix qui tremblait d'indignation :

— Tu mens !

Bourguignon resta calme devant ce subit élan du comte, et prononça simplement :

— J'ai dit la vérité.

La figure grave du vieillard, sa triste fermeté et surtout l'accent de sincérité qui avait accentué sa réponse, firent soudain tomber l'emportement de M. de Valnac, qui, cette fois, reprit d'un ton suppliant :

— Je t'en conjure, dis-moi que Berthe, surprise par son époux, a pu, dans un premier moment de terreur, demander à M. d'Armangis de la protéger contre la fureur d'un époux... dis-moi cela et je te croirai... mais, par grâce ! ne persiste pas à m'affirmer que ma sœur avait combiné de longue main cette rencontre où l'un de ces hommes devait trouver la mort et dont l'autre sortirait meurtrier... c'est trop horrible pour que ma raison épouvantée puisse te croire.

— Non ! fit durement le laquais, non, je n'atténuerai pas la vérité... il est de mon devoir de vous l'apprendre tout entière

Non, je ne vous dirai pas que Mme de Gabrinoff a été surprise. Elle était si certaine de voir son mari, après le billet anonyme qu'elle lui avait adressé, accourir à ce rendez-vous, qu'elle avait apporté le couteau dont elle comptait armer la main de son amant.

— Mensonge ! mensonge ! répéta désespérément Francis qui se refusait à voir dans sa sœur le monstre cruel qui lui était désigné.

Bourguignon s'approcha du jeune homme qui, tout convulsif, s'était cramponné, pour ne pas tomber, au dossier de son fauteuil, et lui dit avec une sorte de ton paternel que son âge autorisait :

— Hélas ! mon enfant, moi, le premier, je voudrais que tout cela fût un mensonge... Mais le doute est impossible... car cette exécrable action est attestée par une preuve écrite de la main même de votre sœur... Vous êtes venu ici pour connaître ce passé dont vous ignorez la plus sinistre partie. Maintenant vous savez quels furent les deux meurtriers.

— La main de Dieu s'est déjà appesantie sur d'Armangis ! murmura en frémissant le comte.

— Et il fut peut-être un des moins coupables, reprit le domestique. Celui-là était heureux, loyal, probe, quand un terrible amour, une de ces passions maudites qui broient un homme en leurs sinistres replis, vint le jeter, lui, sans volonté comme sans énergie, sous la domination de votre sœur.

« Que s'est-il passé à ce rendez-vous où périt le Russe ? ou le devina facilement sans y avoir assisté. Au moment fatal, d'Armangis s'est senti en main le couteau que venait d'y glisser Berthe, et alors, fou d'amour, éperdu de peur en présence du danger qui menaçait la femme, il a tué le mari avant qu'une lueur de raison eût le temps d'arrêter son bras.

« Oui, celui-là, je le répète, est un des moins coupables. Ces remords qui, après vingt-cinq ans écoulés, ont amené la folie, commencèrent le lendemain même du crime. En quelques jours, il devint sombre et tremblant d'une incessante fièvre d'angoisse. Son amour s'était changé en une indomptable terreur quand il se retrouvait en présence de celle qui l'avait poussé au meurtre pour lequel allait périr un innocent.

« Jusqu'au jour où l'exécution de Jacques lui assura l'impunité, ce que M. d'Armangis souffrit dut être effrayant. Enfin une lueur d'énergie vint l'animer et il voulut se soustraire par la fuite à l'empire de madame de Gabrinoff... Ce qui devait le sauver fut précisément la cause de sa perte... Oui, cette décision lui fut funeste. Le jour qu'il choisit pour sa fuite fut celui où M. le chevalier quittait le château.

« Se sachant incapable de résister à une prière ou à un ordre s'il faisait à l'avance connaître son projet, M. d'Armangis attendit jusqu'à la dernière minute, et ce fut en costume de voyage qu'il se présenta devant Berthe, alors que près d'elle se trouvait son maître et M. de Jozères.

— Un sombre et habile coquin, celui-là ! murmura Francis à mi-voix en entendant le dernier nom.

— M. d'Armangis s'était dit que leur présence empêcherait la comtesse de rien tenter pour le retenir... et son calcul était juste, car Berthe, devant eux, fut obligée d'étouffer l'immense colère qui s'empara d'elle en voyant que son esclave allait s'en aller. Ce départ la surprenait tant à l'improviste, cette impossibilité d'exprimer sa volonté devant témoins la mettait subitement en un tel trouble que cette femme si rusée, si habile en ses trames, perdit son sang-froid et commit une imprudence. Faut

de pouvoir parler, elle voulut écrire, et, sous prétexte d'envoyer de ses nouvelles à une amie de Paris, elle griffonna à la hâte une lettre qui, en réalité, était pour M. d'Armangis.

« Votre sœur espérait que ce malheureux, après l'avoir lu au premier moment favorable, trouverait un moyen de se séparer de son compagnon de route pour revenir vers elle. Il en fut, par malheur, tout autrement que l'avait pensé Mme de Gabrielle. Non-seulement M. d'Armangis ne revint pas, mais encore il ne prit point connaissance de ce compromettant billet dont voici la teneur :

« Quo peux-tu craindre, maintenant qu'un autre a payé pour nous de sa vie ? Est-ce quand on a fait la place nette qu'il faut la quitter... surtout lorsque la récompense promise vous attend ? Reviens, je t'aime ! »

—Berthe a osé écrire ces lignes ! s'écria François avec un frisson d'horreur.

— En toutes lettres, monsieur le comte. Trois heures plus tard, presque au début du voyage, M. d'Armangis, à propos d'une dispute après boire, recevait de son maître un coup d'épée qui le couchait mourant sur une banquettes d'auberge. En apprenant du médecin, qu'on avait appelé, que le délire allait s'emparer de lui, il eut la prudente idée d'anticiper l'écrit... Il le brûla sans le lire... Avant de détruire ce billet, si le blessé l'avait déplié, il se serait aperçu qu'il ne possédait plus qu'une simple feuille de papier blanc, substituée par M. de Saint-Dutasse à la lettre dont il s'était emparé pendant le premier évanouissement de son adversaire.

—Et cette lettre existe encore ? balbutia M. de Valnac.

—Oui, monsieur le comte.

—Tu sais où elle se trouve ?

—Parfaitement.

—Alors je suis sauvé ! cria François dont tous les traits s'illuminèrent d'une soudaine joie.

—Pourquoi êtes-vous sauvé ? demanda Bourguignon demeuré impassible.

—Parce que je sais que tu m'aimes et que tu n'hésiteras pas, par pitié pour moi, à faire disparaître cette trace du passé. Le valet romua la tête.

—Tu me refuses ?

—Positivement.

—Pour quel motif ?

—Parce que ce papier, comme plusieurs autres, est la sauvegarde d'un malheureux imprudent qui, je ne sais où, est en ce moment tombé dans un traquenard.

—Que veux-tu dire ?

—Que, depuis trois jours, mon jeune maître a disparu... À coup sûr on l'a attiré dans quelque piège. Trois personnes ont intérêt à le tenir sous leur coupe... De ces trois intéressés, deux sont étrangers à la disparition, je m'en suis assuré aujourd'hui même... La troisième personne est Mme d'Armangis...

—Ainsi, tu accuses ma sœur ?

—Oui, monsieur de Valnac.

—Eh bien, tu es injuste. Car, loin de s'occuper de ton jeune maître, elle est partie tantôt en voyage.

Si calme qu'il fût, Bourguignon ne put maîtriser un premier mouvement de joyeux espoir.

—Partis ! Pour quel endroit ? s'écria-t-il.

—Je l'ignore complètement.

La courte satisfaction du domestique qui, un moment,

s'était cru sur la piste d'Avril, fit aussitôt place à une sourde rage.

—Tant pis ! monsieur le comte, dit-il d'une voix aigre, il est malheureux que vous ne sachiez pas où se trouve votre sœur, car vous aviez là une excellente occasion de l'empêcher de commettre quelque mauvaise action.

Avant que François pût prononcer un mot, la sonnette de l'appartement tinta bruyamment.

—Est-ce mon pigeon voyageur qui revient enfin au colombier ? se demanda le vaillant.

Et, prenant une des deux bougies allumées sur la cheminée, il alla ouvrir.

C'étaient M. de Jozères et le docteur Perrier qui se présentaient.

À la vue des deux complices, un réel contentement s'empara de Bourguignon. Leur empressement à venir le relancer à domicile prouvait qu'il leur avait sérieusement mis la puce à l'oreille quand le matin, chez Perrier, il avait parlé de certain dépôt qui passerait dans les mains du préfet de police si l'absence de Paul Avril durait plus de dix jours.

—Mes coquins ont la peur au ventre, se dit-il tout en desinant un humble salut.

—Nous t'apportons une bonne nouvelle, mon brave gargon, débuta le médecin, qui, pénétrant le premier dans l'antichambre, se dirigea vers la porte du salon.

Au lieu de faire un geste ou de souffler un mot qui pût donner l'éveil au docteur que quelqu'un se trouvait au salon, le vieux valet, feignant de ne pas comprendre l'intention, ouvrit tout naturellement la porte du couloir conduisant à la chambre à coucher dans lequel il s'engagea en s'écriant :

—Ah ! mes excellents messieurs, que de bouté de votre part de venir ainsi, à pareille heure, rassurer un pauvre domestique inquiet !

Et, comme, ce disant, il s'en allait avec sa bougie à la main, les deux hommes suivirent instinctivement la lumière qui s'éloignait.

—Là ! fit-il, installez-vous à chaque coin de la cheminée. Je vais vous ranimer le feu qui s'est un peu éteint pendant que j'étais assoupi... jo cours chercher des bûches.

—Mais non, ne te donne pas cette peine, nous en avons tout au plus pour deux minutes à te parler, dit de Jozères tentant d'arrêter le bonhomme, qui se dirigeait à nouveau vers l'antichambre ou se trouvait le coffre à bois.

Bourguignon se redressa roide comme un pieu, et de sa voix la plus grave :

—N'en eussiez-vous même que pour une demi-seconde, prononça-t-il, je ne veux pas que, cette nuit, l'ombre de feu mon honoré maître puisse venir me reprocher d'avoir laissé grelotter ses deux plus intimes amis au coin de son foyer refroidi.

Les manies du domestique étaient trop connues de l'ex-magistrat pour qu'il essayât plus longtemps de s'opposer à son zèle entêté.

—Alors fais à ta guise, dit-il en cédant.

Le laquais regagna l'antichambre, ouvrit prestement et sans bruit la porte du salon où François attendait son retour, et le doigt tourné vers la chambre à coucher, il murmura bien bas à l'oreille du jeune homme :

—Écoutez, monsieur le comte, et inspirez-vous des circonstances... surtout ne vous étonnez pas des bourdes que je vais leur conter.

Puis, rapidement, il souffla la seconde bougie qu'il avait laissée dans le salon. Cette précaution n'était pas inutile, car la lumière était à peine éteinte que la porte de communication entre la chambre à coucher s'entr'ouvrait doucement. C'était le prudent Perrier qui, en l'absence de Bourguignon, s'assurait que personne n'était dans le salon qui pût entendre. L'obscurité, dans laquelle le domestique et Francis se tenaient immobiles, tranquillisa le docteur qui referma la porte.

Les bras chargés de bûches, Bourguignon revint bientôt de l'antichambre par le couloir.

—Maintenant ces messieurs vont pouvoir parler au chaud, dit-il après avoir jeté son bois dans l'âtre.

Puis, s'écartant de la cheminée, il prononça gravement sa formule :

—Aux ordres de ces messieurs.

—Oh ! fit Perrier d'un ton dégagé, peut-être attaches-tu à notre visite plus d'importance qu'elle n'en comporte. Mon gendre et moi, nous passions devant la maison et l'idée nous est venue de monter pour nous informer si tu avais enfin des nouvelles de M. Avril.

—Mes deux sacripants l'ont trouvé, se dit aussitôt le vieillard, car sans cela, eux que j'ai vus si tremblants ce matin, quand je leur ai insinué ma petite menace, n'auraient pas ce soir un pareil air triomphant.

Puis, poussant un gros soupir, il gémit mélancoliquement :

—Hélas ! non... Je suis toujours sans la plus mince nouvelle... sans la moindre lettre.

M. de Jozères se mit à sourire.

—Oh ! le jeune gaillard, en l'endroit où il se trouve, a bien autre chose à penser qu'à écrire des lettres, dit-il.

—Ah ! vous savez donc où il est ?

—Parfaitement... Aussi devras-tu en prévenir bien vite le dépositaire des papiers, ajouta Perrier affectant de ne pas appuyer sur cette recommandation, mais guettant Bourguignon du coin de l'œil.

Le Valet sentit aussitôt le piège et prenant un air étonné :

—Prévenir le dépositaire ? répétait-il. Est-ce que j'ai oublié ce matin de dire à ces messieurs que j'ignorais quel est ce dépositaire ?

—Allons, mon cher, ne faites donc pas ainsi le discret ! ricana de Jozères.

Bourguignon étendit gravement la main et d'une voix pleine de tristesse de voir qu'on doutait de sa sincérité, il répondit en levant les yeux au plafond :

—Ah ! messieurs, que nous mourions à l'instant tous les trois, si je ne vous ai pas dit vrai. Non, je ne sais rien... c'est ce que je me suis tué aujourd'hui à vouloir persuader à M. le comte de Valnac.

Le nom du comte fit tressailler les complices.

—M. de Valnac est venu ici ? s'écria Perrier oubliant de se contraindre.

—J'ai reçu sa visite, il y a deux heures.

—Que voulait-il ? que demandait-il ? questionna vivement le docteur.

—Oh ! de vraies bêtises auxquelles je n'ai pas compris un mot... car M. de Valnac est persuadé, comme vous l'étiez ce matin, que je sais quelque chose de tous ces secrets que M. de Saint-Dutasse a collectionnés avec preuves à l'appui, durant sa longue existence.

—Mais apprends-nous donc ce que te demandait le comte ? insista Perrier.

—Des bêtises ! de vraies bêtises ! Figurez-vous que M. de Valnac s'est fourré dans la tête que si son beau frère est devenu fou, ce doit être le souvenir de mystérieux faits du passé qui lui trouble la cervelle. Alors le comte a été pris d'une furieuse envie de fouiller ce passé... de découvrir ceux qui ont englobé M. d'Armangis en quelque perfides trames... et de le venger.

Tout en échangeant de furtifs regards, le docteur et de Jozères avaient craintivement écouté ce bavardage d'où il ressortait, pour eux, qu'un nouvel ennemi allait encore se mettre à leurs trousses.

Ce fut le médecin qui reprit la parole :

—Tout ce que tu nous dis là ne nous a pas encore positivement appris ce que venait faire ici M. de Valnac.

—M. le comte sachant que, jadis, M. de Saint-Dutasse a été beaucoup mêlé à la vie de son beau-frère, tenait à m'interroger. Comme vous, absolument comme vous, messieurs, il supposait que mon très-honoré maître m'avait initié à tous ses secrets... et que je pourrais lui conter ce qu'il veut tant savoir.

—Et que lui as-tu raconté ? demanda Perrier en le fixant dans les yeux.

Bourguignon trouva aussitôt un niais sourire.

—Que diable pouvais-je lui apprendre ? Est-ce que je ne vous ai pas dit que M. de Saint-Dutasse était très-cachottier avec moi ? Je n'avais pas sa confiance, quoi ! Aussi ne sais-je rien... sauf ce que, personnellement, j'ai pu voir.

Le vieillard s'arrêta pour se frapper le front, puis il s'écria :

—Tenez... à propos de ce que j'ai vu... j'ai appris quelque chose à M. de Valnac. C'est l'aventure d'un duel en voyage, à la suite duquel, mon maître et moi, nous avons laissé M. d'Armangis blessé entre les mains d'un médecin de village... Mais le nom du médecin ou du village, voilà, par exemple, ce que je n'ai su lui dire.

—Vraiment ? fit Perrier, dont l'œil s'éclaira joyeux.

—Dame ! nous voyagions de nuit, ce qui ne m'a pas laissé apercevoir le village ni fait penser à demander comment on l'appelait. Quant à l'homme, on a dit : Y a-t-il un médecin ? Qu'en pensez-vous, docteur ?... Docteur et médecin, cela ne vous apprend pas un nom, n'est-ce pas ? Pour l'avoir vu... oui, je l'ai vu... mais comment ? Figurez-vous une immense salle d'auberge éclairée par une unique chandelle. On y aurait rencontré son père que, peut-être, ne l'aurait-on pas reconnu... Et puis je n'avais pas de raison particulière pour dévisager cet homme.

Et, en souriant :

—Ce qui fait, ajouta-t-il, que le seul renseignement qu'il m'a été possible de donner à M. de Valnac lui est complètement inutile.

Puis, sans transition, arrêtant son regard sur le foyer, Bourguignon s'écria subitement :

—Oh ! comme ça file vite le bois de hêtre ! il vous donne un feu gai... mais qui ne dure pas... Voilà déjà la charge que j'avais apportée bientôt à sa fin... Je vais chercher une nouvelle provision.

Comme il se dirigeait vers le couloir, Perrier se leva de son siège en disant :

—T'imagines-tu, mon brave ami, que nous allons passer la nuit au coin de la cheminée ? Tu oublies donc que nous sommes montés pour te dire seulement de prévenir le dépositaire de n'être plus inquiet à propos de ton maître qui va t'être rendu... Maintenant que te voilà averti, nous te quittons,

— Est-ce qu'ils vont filer sans m'apprendre en quel endroit ils ont déniché mon jeune homme ? se demanda le domestique en les voyant se préparer au départ.

— Allons, bonsoir, mon brave garçon, dit M. de Jozères en faisant deux pas vers le couloir.

— Dors bien, répéta le docteur.

Pendant ces adieux, Bourguignon s'était accroupi devant le foyer et, une pelle à la main, il couvrait le feu de cendres, afin de l'étouffer.

— Oh ! oui, reprit-il, je me coucherai bien heureux... tout à l'heure... quand je rentrerai.

Et, se relevant, il ajouta à mi voix :

— Ainsi arrangées, les bûches vont se consumer tout doucement et je retrouverai encore du feu à mon retour.

— Ah ça, tu sors donc ? s'informa de Jozères surpris.

— Oui, je vais avoir l'honneur de descendre avec ces messieurs.

— Sais-tu bien l'heure qu'il est ?

— Onze heures environ... Mais M. le comte de Valnac ne m'attend pas avant minuit.

— Tu as un rendez-vous avec M. de Valnac ! dit vivement de Jozères qui reposa son chapeau sur l'angle de la cheminée.

— Oui, il m'attend chez lui.

— Chez lui ? répéta Perrier en se rasseyant au coin du feu.

— Eh ! eh ! ils ne songent plus à s'envoler ! pensa Bourguignon qui n'avait pas eu l'air de s'apercevoir de cette double manœuvre.

Le docteur avait à peine repris sa place que, sans songer à ce que le vieux serviteur pourrait présumer de sa curiosité, il se hâta de demander :

— Et que vas-tu faire, à près de minuit, chez M. de Valnac ?

— Chercher le renseignement qu'il a promis de me donner si, dans cette soirée qu'il a dû passer à l'hôtel d'Armangis, il était parvenu à connaître pour quel endroit Mme d'Armangis est partie en voyage.

— Ah ! tu sais qu'elle a quitté Paris aujourd'hui ?

— Oui... sur les deux heures... C'est M. de Valnac qui, tout en causant, m'a donné ce détail précieux.

— Précieux !... pourquoi précieux ? insista brusquement le docteur.

Bourguignon prit un air moitié souriant, moitié timide et répondit :

— Vous serez bien discrets, n'est-ce pas ?

— Mais oui, vingt fois oui, c'est convenu ; parle donc.

Le domestique cligna des yeux, prit un petit air malin, et, avec un ironique sourire, débita d'un ton quelque peu leste :

— Eh bien, j'ai idée que si je découvrais où se trouve la colombe, je trouverais mon pigeon roucoulant dans le voisinage.

— Ah ! bah ! fit Perrier en feignant la surprise. D'où peut te venir pareille supposition ?

— Si vous saviez comme M. Paul était amoureux de cette belle dame qu'il avait rencontrée aux Italiens ! Les yeux lui sortaient de la tête quand il en parlait... et il s'enflammait... un vrai tison, quoi ! Voilà donc que le soir il part pour aller dîner chez son idole... Arrive minuit, puis une heure sans qu'il reparaisse au logis... Moi alors de me dire : " Ah ! mon gaillard n'a pas été long à faire son nid... " mais le troisième jour, c'est-à-dire ce matin, en ne le voyant pas reparaître... ne riez pas de moi !... il m'a passé dans la cervelle des suppositions de

Tour de Nesles... Vous savez, des grandes dames qui font disparaître les beaux jeunes gens.

— Ah ! la bonne folie ! s'écria le docteur en éclatant d'un faux rire auquel de Jozères s'empressa de joindre le sien.

Bourguignon laissa s'éteindre cette gaieté, puis il reprit :

— En apprenant tantôt par M. de Valnac le départ de sa sœur, j'ai compris que j'étais dans le vrai. La belle dame a dû envoyer le pigeon l'attendre à l'avance dans quelque colombier où elle est allée le rejoindre... Voilà mon idée, messieurs.

Et comme le vieillard finissait de parler, il surprit le regard que le docteur lançait à M. de Jozères.

— Décidément, j'ai deviné juste ! pensa-t-il.

Puis, à haute voix :

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il.

— Que tu n'as pas ton bon sens, répliqua l'ancien procureur en haussant les épaules. En supposant que Mme d'Armangis soit allée rejoindre M. Paul, crois-tu qu'elle n'aura pas tout fait au monde pour qu'on ne sache où la retrouver ? Elle se sera réfugiée dans quelque coin inconnu... sans doute dans une auberge ignorée... peut-être aussi en certain refuge qu'elle possède, sans que son frère ait le moindre soupçon de cette retraite... sa petite tour de Nesles... comme tu disais tout à l'heure.

Appuyé contre la porte, François de Valnac ne perdait pas un mot de leur conversation.

Et, content de sa plaisanterie, M. de Jozères se renversa sur son fauteuil sans avoir vu le brusque et fort court mouvement de colère que n'avait pu maîtriser le docteur en entendant les dernières paroles de son gendre.

Mais ce signe de sourde fureur n'avait pas échappé au vieux domestique.

— Tiens, se dit-il, le docteur est furieux ! il paraît que de Jozères vient de commettre une imprudente balourdise... À quel sujet ?... Est-ce à propos de tour de Nesles ?... Eh ! eh ! Mme d'Armangis en aurait-elle vraiment une ?

Bourguignon appela sur ses traits toute sa plus lourde bonhomie et continua :

— Si Mme d'Armangis est propriétaire, ainsi que vous le supposez, de quelque discret refuge, il peut se faire, bien que vous en disiez, que M. de Valnac le connaisse et se le soit rapaté après le départ de sa sœur.

Tout en parlant, l'œil du vieillard guettait le médecin, dont il vit les poings se crispier en l'entendant revenir sur le pied-à-terre inconnu que pouvait avoir Mme d'Armangis.

— La belle possède vraiment une tour de Nesles, pensa le domestique. Perrier est en rage de me voir appuyer sur ce détail que de Jozères a bêtement révélé.

À haute voix, il continua d'un petit ton naïf :

— Si donc le comte s'est souvenu d'un coin quelconque où il ait chance de retrouver sa sœur, nous partirions alors tout de suite.

De Jozères était en veine d'imprudence, car, loin de se contraindre comme Perrier, il se leva d'un seul bond de son siège, en s'écriant d'une voix alarmée :

— Vous partiriez ? Toi... et qui donc ?

— Moi... et M. de Valnac, dit Bourguignon de son air le plus innocent.

Au lieu de montrer le trouble de son complice, le docteur fit entendre un ironique ricanement.

— Le comte est-il si pressé de surprendre sa sœur en train de goûter au fruit défendu ? demanda-t-il.

Le vieillard remua négativement la tête.

—Oh ! non, répliqua-t-il tranquillement, si M. le comte a hâte de voir quelqu'un, c'est plutôt M. Avril. Depuis que je lui ai appris que mon jeune maître a hérité de toutes les révélations du chevalier de Saint-Dutasse, M. de Valnac brûle du désir de savoir à quelle aventure M. d'Armagis doit sa folie. Coûte que coûte, il est déterminé à acheter ce secret de l'héritier, afin de châtier les misérables qui ont perdu son beau-frère.

Tout en parlant, Bourguignon était allé prendre son chapeau et le brossait de la manche de son habit, sans regarder les deux hommes.

En l'écoutant, Perrier avait promptement étudié la situation. Il lui fallait gagner de vitesse M. de Valnac auprès de Paul Avril, et, à prix d'or, avoir obtenu de l'héritier de Saint-Dutasse toutes les preuves du passé avant que le comte l'eût rejoint. Après avoir d'un impératif regard commandé le silence à M. de Jozères, il vint à Bourguignon, et lui frappant sur l'épaule :

—Allons, dit-il en souriant, couche-toi, mon brave. Ton maître te sera rendu sans qu'il soit besoin que tu ailles courir les rues passé minuit... attendu que, demain matin, nous te ramènerons M. Avril... et le comte pourra alors s'aboucher avec lui tant qu'il lui plaira.

Le visage du serviteur s'éclaira tout radieux d'une soudaine joie.

—Vrai ! fit-il. Vous êtes sûr que M. Avril sera ici demain matin ?

—D'autant plus sûrs que nous partons ce soir pour te le chercher. Le hasard a fait qu'un ami nous a donné le numéro du fiacre qui a emmené Mme d'Armagis. La plus heureuse des chances nous a fait ensuite rencontrer, stationnant sur le quai Voltaire, cette voiture qui revenait de sa longue excursion. Le cocher nous a déclaré qu'il avait en effet conduit une dame à quelques lieues de Paris, et, au signalement qu'il nous a fourni de sa voyageuse, nous avons parfaitement reconnu Mme d'Armagis. Cet homme s'est engagé à nous la faire retrouver et, en ce moment même, il nous attend en bas avec sa voiture.

—Et vous appelez ce village ?

—Ah ! tu nous en demandes trop, car le cocher n'en sait rien... Tout le long du chemin, il s'est guidé sur les indications de sa voyageuse... Il sait seulement, comme point de repère, que c'est dans les environs d'un autre village nommé Montfermeil..., mais, au nom près qu'il ignore, il se croit assez sûr de sa route pour nous conduire à la retraite de Mme d'Armagis.

Et, retirant à Bourguignon son chapeau des mains, le docteur ajouta :

—Ainsi donc, au lieu de sortir, couche-toi et endors-toi en te disant que demain M. Avril sera de retour... ce qui vous aura évité, à M. de Valnac et à toi, une inutile fatigue.

Le domestique étouffa un bâillement :

—J'ai bien envie de profiter de votre conseil.

—Et tu feras d'autant mieux que... tiens, regarde cette pendule... il est déjà plus de minuit et demi, et M. de Valnac ne doit plus t'attendre.

—C'est pourtant vrai ! fit le vieillard, dont un second bâillement ouvrit démesurément la bouche.

—Tu le vois, tu tombes de sommeil. Mets-toi au lit, et laisse-nous le plaisir de te ramener ton maître.

—Ma foi ! je me décide.

—Très-bien. Ronfle sans remords et compte sur nous, dit amicalement Perrier.

Puis, se retournant vers de Jozères :

—Et nous, en route ! commanda-t-il.

Tout en sommeillé, Bourguignon prit un bougeoir, et, en trébuchant, les reconduisit jusqu'à la porte de l'appartement qu'il referma derrière eux.

L'oreille à la porte, il les écouta descendre. Quand le bruit de leurs pas se fut éteint dans les profondeurs de l'escalier, il se précipita dans le salon en s'écriant :

—A l'œuvre, monsieur de Valnac !

Mais le salon était vide ; Francis avait disparu !

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884—[No 236].

AVANTAGES OFFERTS AU PUBLIC

A toute personne qui, maintenant, nous enverra le montant de sa souscription pour une année ou plus, recevra gratuitement tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des **DRAMES INCONNUS**, c'est-à-dire depuis le 1er juillet 1884 ; celle qui nous enverra deux années (\$2) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication des **MEURTRIERS DE L'HÉRITIÈRE**, soit depuis le 13 décembre 1883 à ce jour, et le journal durant deux autres années ; celle qui nous enverra trois années (\$3) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication de **LA FILLE DE MARGUERITE**, c'est-à-dire depuis le 12 octobre 1882 à cette date et le journal pendant trois autres années ; celle qui nous enverra le montant de son abonnement pour quatre années (\$4) recevra tous les numéros parus depuis le commencement de la publication d'**UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE**, commencée le 1er janvier 1882, ou l'année 1881 complète, et le journal pendant quatre ans.

o— AUTRES AVANTAGES —o

Toute personne qui nous enverra la souscription de deux nouveaux abonnés recevra comme prime l'un des années ci-après mentionnées, à son choix ; celle qui nous enverra la souscription de trois nouveaux abonnés recevra deux années ; celle qui nous enverra la souscription de quatre nouveaux abonnés recevra trois années ; celle qui nous enverra cinq recevra quatre années, enfin, celle qui nous enverra six recevra la collection complète depuis le 1er janvier 1881 à ce jour, plus le journal durant un an, gratuitement.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Afin de permettre au public de l'apprécier, nous enverrons, GRATUITEMENT, quelques copies du journal à toute personne qui nous fera parvenir son nom et son adresse, pourvu que ce soit en dehors des limites de la cité de Montréal.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnés avant que le prix de l'abonnement soit payé.

INFORMATIONS — Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit :—Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payables d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année.

Aux agents : 18 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Sur réception du prix, nous expédierons tous les numéros parus depuis le 1er janvier 1881 jusqu'à ce jour.

Voici maintenant le sommaire du *Feuilleton Illustré* depuis sa fondation (1er janvier 1880), et que nous fournirons sur demande :

PREMIÈRE ANNÉE, 1880—Epuisée.

DEUXIÈME ANNÉE, 1881—*Les Aventures du Capitaine Vatan, Une Dame de Pique, Un Échappé de la Bastille ou Écrit l'Empoisonneur*.—Ce dernier roman se termine en 1882.

TROISIÈME ANNÉE, 1882—*Une Vengeance de Peau-Rouge, Un Échappé de la Bastille ou Écrit l'Empoisonneur* (suite et fin), *La grande Haine, La Demoiselle du Cinquième, Le Testament Sanglant, La Fille de Marguerite*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1883.

QUATRIÈME ANNÉE, 1883—*La Fille de Marguerite et Le Testament Sanglant* (suite et fin), *Les Drames de l'Argent, Les Meurtriers de l'Héritière*.—Ces deux derniers romans se terminent en 1884.

CINQUIÈME ANNÉE (1884)—jusqu'au 1er juillet—*Les Drames de l'Argent et Le Meurtrier de l'Héritière* (suite et fin).

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,

Boîte 1986.

475 rue Craig (vis-à-vis la rue St-Gabriel.)